



Le 22 août 1944, Robert Bennes, capitaine de la deuxième compagnie du sixième bataillon de chasseurs alpins, se voit offrir un bouquet de fleurs par une jeune femme lors de la libération de Grenoble. Quelques années plus tard, le 21 octobre 1967, le photographe Marc Riboud, qui avait participé aux combats des maquis du Vercors, saisit une autre jeune femme, Jane Rose Kasmir (double page suivante), lors d'une marche pour la paix au Viêt-Nam à Washington. De cette image qui symbolise à tout jamais le mouvement *peace and love*, il écrira (*Photo Poche* n°37, 1989) : « *Par centaines de milliers, garçons et filles, Blancs et Noirs, osaient investir le Pentagone, citadelle de la plus puissante armée du monde. Je photographiais avec passion, j'épuisais mes films, la nuit tombait. La dernière photo de la pellicule fut la bonne. Dans mon viseur, se dessinait la symbolique de la jeunesse américaine : une fleur contre des baïonnettes. Le pouvoir américain avait, ce jour-là, un triste visage.* » Triple clin d'œil de l'histoire...

Marc Riboud
Bon pied, bon œil

Printemps 1993. Nous sommes montés au Vercors, comme l'on disait au temps de l'Occupation. Il fait beau, un peu frais, c'est un matin de juin et nous avançons dans les ruines de Valchevrière. Des primevères poussent au milieu des tuiles brisées et des gravats. Nous allons lentement. L'homme qui est avec moi se tait. Observe. Cette clairière est un amphithéâtre ouvert dans les sapins noirs. Le sentier zigzague dans la pente. À gauche, un vieux lit de fer, couché sur le dos, noyé sous l'ortie, lève les pieds au ciel. Un arbre l'enveloppe comme une pieuvre. Les racines digèrent le métal. Hêtre vivant au cœur de la rouille. À droite, des murs noircis sont pris d'assaut par le végétal. Bâtisses scalpées et rabotées, mangées par la mousse, étouffées par la fougère, étranglées par la ronce. Quelques poutres brûlées tentent un équilibre précaire au sommet des façades décharnées...

« *Ce soir-là, toutes les maisons flambaient, murmure-t-il. Les flammes montaient plus haut que les sapins. Les munitions engrangées dans les fermes explosaient. Il fallait absolument que je traverse le val-lon pour m'abriter dans la forêt, loin des balles. On allait me voir, c'est sûr, avec toute cette lumière. Je me suis élancé, j'ai couru, j'étais une cible fantastique, mon ombre me précédait, elle faisait au-moins vingt mètres de long... Sauvé !* » Le dimanche 23 juillet 1944, Marc Riboud est l'un des rescapés du combat héroïque de Valchevrière. Une bataille à un contre dix sur le belvédère. Une lutte menée jusqu'à la mort par Chabal, le lieutenant des chasseurs alpins. Riboud s'en est sorti par miracle. Il n'a pas oublié ces instants, mais il n'en parle jamais.

Celui qui deviendra l'un des plus grands photographes de la planète au sein de l'agence Magnum, aux côtés des Capa et autres Cartier-Bresson, celui qui photographiera la résistance du Viêt-Nam sous les bombes états-uniennes et qui, en 1967, immortalise à Washington, devant le Pentagone, la jeune femme tendant une fleur

aux baïonnettes des soldats, celui-là souffre quand il lui faut exprimer, extirper, exhumer *son* Vercors. Pourtant, en cette aube de l'été 1993, à Valchevrière où il revient pour la première fois, Marc Riboud sort le révélateur et développe les négatifs en noir-et-blanc conservés dans un coin de sa mémoire.

« *Ce lieu est plein de fantômes. Cette forêt, remplie de fureur. J'étais chargeur de mitrailleuse avec un gars qui tenait l'arme, ici, sous les arbres. On attendait les Allemands. Je voyais Chabal au belvédère. "Ne tirez pas", hurlait-il, alors que les balles commençaient à siffler dans les branches autour de nos têtes. Puis il cria "feu !" Il avait un bazooka... Pour nous, c'était comme la bombe atomique, ce bazooka. Il armait debout, avec un calme incroyable. Pendant ce temps, nous chargions la mitrailleuse. Nous avons passé je ne sais combien de bandes. J'étais assourdi par le bruit et voilà le canon qui s'enraye. Il était chauffé à blanc. On a pissé dessus pour le refroidir. Ça a bouillonné, mais ça n'a pas marché... Là-bas, j'ai vu Chabal s'effondrer et un autre lui tomber dessus. On s'est repliés. Un peu plus haut, les gars se faisaient descendre dans les éboulis. Alors, je me suis caché dans un fourré jusqu'au soir.* »

Marc Riboud a patienté jusqu'à la nuit pour fuir l'enfer, choisissant le moment juste. Comme en photographie. À 21 ans, dans les flammes du hameau, le réflexe est déjà présent. Sur la plaque sensible de sa mémoire, Marc Riboud conservera, en impression forte et pour toujours, la montagne refuge et la montagne piège, la montagne qui couve et la montagne qui tue. Mais l'objectif de son Leica n'aura jamais de rancune : « *Regarder, photographier un beau paysage, c'est un peu comme écouter de la musique ou lire de la poésie. Cela aide à vivre. J'aime la brume comme l'ombre et la nuit qui tombe. Elles effacent, épurent et détachent les plans. Je photographie les montagnes, et là, un bon centième de seconde me donne un long bonheur.* »

